

MARX, NOTRE CONTEMPORAIN

Michael R. KRÄTKE

Actuel Marx n° 50, 2011/2

« Toujours est-il que quiconque a goûté un jour à la critique,
est dégoûté à jamais de tout bavardage dogmatique. »
(Immanuel Kant)

—
16 —
Karl Heinrich Marx, né il y a 193 ans, le 5 mai 1818, à Trèves, et mort il y a 128 ans, le 14 mars 1883, à Londres, continue à faire l'objet, plus que tout autre philosophe ou spécialiste des sciences sociales, d'innombrables légendes et contrevérités. Pourtant, la littérature internationale qui lui est consacrée ne cesse de s'accroître, et, jusqu'à présent, pratiquement aucun classique des sciences sociales n'a été aussi souvent commenté et interprété. Le *Capital* de Marx, qui comporte trois volumes énormes et difficiles à lire, est indéniablement le livre le plus influent des sciences sociales modernes, même s'il n'est pas le plus lu. Une branche entière de la littérature politique se consacre depuis la mort de Marx, il y a plus d'un siècle, à l'ultime réfutation définitive de cet auteur, pourtant censé avoir été déjà réfuté un bon millier de fois. Voilà qui devrait donner à penser. Il semblerait que l'homme soit increvable¹.

TOUT CE QUE MARX N'ÉTAIT PAS

Les étudiants en sciences sociales et en philosophie le considèrent toujours comme un maître, comme l'un de ceux qui comptent parmi les plus importants, un classique incontournable. En dépit de l'engouement pour un anti-marxisme, qui revient périodiquement au goût du jour, des pratiques expiatoires que se sont hâtés de mettre en œuvre d'innombrables ex-marxistes, à l'Ouest comme à l'Est, l'influence intellectuelle de ce maître-penseur du XIX^e siècle, contemporain de Charles Darwin, John Stuart Mill et Herbert Spencer, d'Alexis de Tocqueville, de Pierre-Joseph Proudhon et d'Auguste Comte, est demeurée intacte. Selon une enquête récente des Nations Unies auprès d'étudiants âgés de vingt à vingt-cinq

1. Puisque l'histoire se répète en fait comme farce et comme tragédie, on peut, dès maintenant, alors qu'une renaissance de Marx semble être en cours, se réjouir de la prochaine fois où l'on entendra dire : « Ah ! Marx, est-ce qu'il n'est pas mort ? »

ans, 60 % d'entre eux estiment que l'homme le plus important des 150 dernières années est, non pas Gandhi, Albert Schweitzer ou Martin Luther King, mais le vieux Marx. D'après une enquête de la BBC, celui-ci compte parmi les philosophes les plus importants de tous les temps. Situation étonnante pour un homme qui avait été traité de son vivant de « Docteur Terreur rouge »².

En tant que savant, Marx est demeuré fidèle, sa vie durant, à sa devise : mener à bien « une critique sans concessions de tout ce qui existe »³. Pour s'en approcher au plus près, il est utile de se défaire d'un certain nombre de préjugés courants. Tout d'abord, ce ne fut pas Marx qui inventa le « marxisme ». Cette création verbale – une expression polémique, qui visait à stigmatiser l'adversaire et qui fut reprise par quelques partisans trop zélés – lui déplut. Le maître réagit en exprimant son mécontentement : « Tout ce que je sais, c'est que je ne suis pas marxiste », voilà l'une de ses déclarations que la tradition n'a cessé de nous rapporter⁴. On peut se féliciter qu'un destin favorable ait évité à Marx et à Engels – lequel reprit le terme injurieux de « marxisme » – d'avoir à lire et à entendre toutes les absurdités grotesques qui ont été et sont encore déversées à satiété en leur nom. Les absurdités que l'anti-marxisme académique et officiel attribue à Marx et à Engels visent en règle générale tout ce que le « marxisme » a mis dans la bouche des pères fondateurs⁵. Ainsi, Marx n'a jamais parlé de « matérialisme historique », ni n'a prêché un « matérialisme dialectique ». S'il a parlé d'un fil directeur pour l'étude scientifique, autrement dit d'une série d'hypothèses qui organisent le travail de la pensée et de la recherche, il n'a jamais prétendu annoncer une vision du monde ou disposer d'une formule du monde prête à l'emploi. De même, il n'a jamais écrit de traités sur le « matérialisme historique ». Ce qu'il avait à dire de tout à fait « général » à propos du cours et de la logique de l'histoire de la société humaine et de ses résultats à l'époque, il l'a développé sous forme de polémiques ou de critiques, seul ou en association avec des amis comme Friedrich Engels. Ou alors il a esquissé brièvement, dans des introductions ou des préfaces, un certain nombre de pensées directrices qui devaient lui servir de « fil directeur pour des études ultérieures » ; ni plus, ni moins. On trouve également beaucoup de choses dans des manuscrits et des notices qui n'ont jamais été destinés à la publication, mais qui

2. C'est ainsi que Marx fut nommé après la Commune de Paris de 1871. La Première Internationale passait pour la force occulte qui était présente derrière la Commune, et Marx pour son mauvais génie, son éminence grise.

3. Marx à Ruge, septembre 1843 (*Philosophie*, Paris, GF, 1994, p. 42).

4. Voir par exemple Engels à C. Schmitt, 5 août 1990.

5. Au sein de la science sociale académique, surtout dans les pays anglo-saxons, il y a un rituel d'anti-marxisme obligatoire. Tout individu qui se respecte doit d'abord exhiber un épouvantail nommé marxisme, puis il doit le renverser en lui portant verbalement un certain nombre de coups.

lui servaient à réfléchir à son propre travail⁶. En tant que savant, Marx faisait preuve du plus grand scepticisme à l'égard de toutes les stupidités à la mode. Il s'est, du reste, attaché à critiquer impitoyablement la mode intellectuelle de son temps. Ce qui, à l'évidence, était le meilleur moyen de se faire des amis, et plus encore une carrière! Ce qu'il détestait par-dessus tout, c'était le verbiage prétentieux, l'étalage d'un jargon pseudo-philosophique et pseudo-scientifique qui ne dissimule que les lieux communs les plus plats. Il n'avait que faire des écrits sensationnalistes. Il n'a rien tant méprisé que les gens qui abusaient de la science à des fins carriéristes ou pour justifier des états de choses insupportables, une injustice criante, des privilèges absurdes⁷. Il n'a rien tant reproché aux économistes et aux philosophes bourgeois de son temps qu'un discours vide de pensée et dépourvu de concept, qui se borne à reprendre sur un ton prétentieux les représentations de la vie courante. En même temps, il n'a rien tant admiré chez ses adversaires scientifiques que l'absence de concessions et la hardiesse théorique, la clarté et la cohérence de la pensée, au risque de froisser toutes sortes de susceptibilités. En tant que savant, il ne prenait au sérieux que les gens capables de résister à la « furie de l'intérêt privé », à l'incitation à la corruption, omniprésente dans la société bourgeoise. Marx n'avait vraiment rien d'un « disciple zélé » ni d'un fonctionnaire de la science. S'il est un domaine dans lequel le qualificatif de « révolutionnaire » peut lui être appliqué, c'est bien à propos de la révolution dans les sciences sociales, qu'il a toujours revendiquée, en dépit de polémiques violentes⁸.

L'idée de socialisme « scientifique », terme utilisé pour la première fois par Engels dans l'« *Anti-Dühring* », ne signifiait rien d'autre que l'acte par lequel un partisan, intellectuel et cultivé, de la gauche s'engage vis-à-vis de lui-même à considérer d'un regard objectif les mouvements sociaux, le mouvement ouvrier de son temps, indépendamment de toute la sympathie qu'il éprouve à leur égard, y compris pour déceler ce qu'ils ont d'in-

6. Ainsi, l'un des lieux classiques pour développer ce que l'on a nommé le « matérialisme historique » est-il contenu dans la Préface de l'écrit de 1859 « Sur la critique de l'économie politique ». Le passage correspondant dans le texte a une longueur de moins d'une page et demie (MEW 13, pp. 8-9; *Philosophie, op. cit.*, pp. 488-490). De même, on trouve de brèves hypothèses de travail dans d'autres manuscrits de Marx. Ainsi, le premier manuscrit du troisième livre du « *Capital* » contient, lui aussi, un court passage dans lequel Marx présente son point de vue sur le lien entre formes économiques et formes politiques sur un mode très « général » (MEW 25, pp. 799-800; *Le Capital*, Livre III, Tome III, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 172). La correspondance entre Marx et Engels (ils ont échangé à peu près 4 500 lettres entre 1843 et 1870) ainsi que leurs lettres à des tiers, est également une mine qu'il utilise souvent tout interprète soucieux de saisir les deux points de vue en version originale. Toutefois, ce sont des documents qui s'inscrivent dans le cadre de la poursuite d'une discussion entre des amis plus ou moins proches, et non des discours ou des écrits publics. Faire du « marxisme » élaboré dans l'urgence, de chaque expression ou remarque circonstancielle, énoncée à la hâte et en passant, une doctrine aussitôt considérée comme une vérité éternelle fut une faute énorme - qui a surtout facilité le travail d'adversaires pour lesquels la probité scientifique ne va pas de soi.

7. « Un homme [...], qui tente d'adapter la science à un point de vue qui ne vient pas de lui, [...] mais qui est emprunté à des intérêts extérieurs, qui lui sont étrangers, qui viennent du dehors, c'est ce que je nomme un homme 'vulgaire' », dit Marx dans un manuscrit de 1861-1863. Ce texte visait Thomas Malthus, qui avait contribué à la popularisation d'une « loi démographique » tout à fait significative, dont l'influence s'exerce encore de nos jours, même si, dans les variantes contemporaines, ce sont les gens âgés qui ont repris le rôle des pauvres qui sont en trop, parce qu'ils sont simplement trop nombreux pour qu'on puisse les nourrir (ou que l'on puisse financer leurs retraites) (MEW 26.2, p. 112).

8. En tant que rédacteur en chef de la *Nouvelle Gazette Rhénane* à Cologne, Marx fut également l'un des acteurs de la révolution de 1848 en Allemagne; Friedrich Engels, quant à lui, avait pris part au soulèvement et à la guerre révolutionnaire du pays de Bade.

suffisant et de contradictoire. Marx et Engels n'étaient pas des panégyristes du prolétariat : loin de l'idéaliser, ils ont analysé l'aspect inéluctablement contradictoire de la condition de vie du prolétaire au sein du capitalisme moderne, ainsi que la conscience prolétarienne commune⁹. Pour Marx, il n'était absolument pas surprenant que les travailleurs salariés modernes se considèrent comme « libres » et croient au « rendement » et à la « juste rémunération ». Du reste, sa critique de l'économie politique était aussi, précisément, une critique des représentations du droit et des illusions de liberté des prolétaires, une critique de l'anti-capitalisme désarmé ainsi que des utopies que professait le mouvement ouvrier. Marx n'a jamais contesté la légitimité des utopies, des projets de réforme imaginaires, qui resurgissent à l'occasion de chaque crise importante ou de chaque période de bouleversement majeur du capitalisme – en tant que réactions naïves aux maux bien connus, mais non conçus, de la société bourgeoise. À la différence de la plupart des intellectuels qui étaient partie prenante des mouvements sociaux, il ne pensait pas que savants et philosophes devaient guider et diriger ces mouvements. La « libération de la classe ouvrière ne peut être que l'œuvre de la classe ouvrière elle-même ! » : voilà une thèse qu'Engels et lui ont soutenue toute leur vie¹⁰. Les théoriciens des sciences sociales qui appartiennent à la gauche ne devaient ni exposer des « systèmes socialistes », ni imaginer des recettes infaillibles pour le salut de l'humanité ; ils avaient, en revanche le devoir politique et moral d'étudier à fond (de la même façon que les spécialistes des sciences de la nature étudient les procès naturels) le mouvement ouvrier et les autres mouvements sociaux (oui ! même le mouvement féministe) et de les critiquer clairement, sans ménagement ni respect ; il s'agissait, au lieu d'en faire l'éloge, d'éliminer ce qu'ils contiennent de confus, d'obscur, leur anti-capitalisme naïf, leur aspect utopique. Cette critique visait les intellectuels qui participaient aux mouvements sociaux, lesquels en vinrent, dès lors, du vivant même de Marx, à attaquer violemment les « marxoïdes », les « marxien », la « marxocratie » ou encore le « marxisme »¹¹.

Presque tout ce que l'on reproche aujourd'hui à Marx se rencontre déjà dans la littérature du XIX^e siècle : déterminisme, économisme, réduc-

9. Il ne serait donc jamais venu à l'idée de Marx et d'Engels de remplacer le socialisme scientifique qu'ils voulaient fonder par une science « socialiste » ou « prolétarienne ».

10. Voir les « Statuts de l'Association Internationale des Travailleurs » (*Œuvres*, Paris, Gallimard-Pléiade, 1965, t. 1, p. 469). En cela, ils se distinguent fondamentalement de Ferdinand Lassalle, qui revendiquait très volontiers une fonction de direction, voire de dictature personnelle, pour des hommes qui, du fait de leur classe et de leur culture, devaient posséder une connaissance en tous points supérieure à celle des ouvriers.

11. Le petit livre de Siegfried Weigel, *Der negative Marx. Marx im Urteil seiner Zeitgenossen*, Pähl, Verlag Hohe Warte v. Bebenburg, 1976, contient un florilège des injures que les contemporains adressaient à Marx. L'écrit polémique d'Eduard von Müller-Tellering, *Vorgeschmack auf die künftige deutsche Diktatur von Marx und Engels*, Köln, 1850, permet de se faire une idée de la violence de la polémique de l'époque. On peut avoir des précisions sur les campagnes contemporaines de dénigrement dirigées contre Marx et sa « bande » dans toutes les bonnes biographies de Marx, qui sont malheureusement assez rares (voir par ex. Boris Nikolaevsky, Otto Maenchen-Helfen, *Karl Marx, Eine Biographie*, Hannover, Dietz Verlag, 1963, pp. 345 et suiv.).

tionnisme, étamolâtrie, hostilité ou – au choix – idolâtrie vis-à-vis de la technique, historicisme, matérialisme, tours de passe-passe dialectiques, empirisme aveugle. Aucun de ces motifs joyeusement contradictoires de la critique de Marx, ou, si l'on préfère, de la lecture de Marx qui se prétend « la plus contemporaine », n'est nouveau. Ils n'ont pour point commun que leur fausseté. Simplement, aujourd'hui, il faut une bonne dose d'aplomb et d'ignorance pour ressortir une fois de plus ces préjugés relégués depuis longtemps au rang de stéréotypes. Malheureusement, le « marxisme » a beaucoup fait pour maintenir en vie ce type de préjugés. En tant que savant, Marx a révolutionné méthodologiquement et théoriquement les sciences sociales; ses découvertes et ses innovations agissent aujourd'hui encore. Il n'a pas eu besoin pour cela d'une philosophie de l'histoire, issue de Hegel ou d'un autre. Il n'a cessé de se défendre, sa vie durant, d'être le prophète d'une formule universelle qui expliquerait le monde, d'une « théorie historico-philosophique universelle ». Il fallait remplacer ces « clefs » et ces « formules universelles » par la nouvelle science de la société que Marx voulait présenter sous la forme de la critique de l'économie politique et de la critique de la politique.

—
20

MARX ET LA « MONDIALISATION »

En 1998, à l'occasion du 150^e anniversaire du *Manifeste communiste*, la presse mondiale redécouvrit Marx. Cette fois, l'homme dont on avait déclaré, après la prétendue « fin de l'histoire » de 1989-1990, qu'il était le plus crevé de tous les chiens crevés, fêtait sa résurrection dans les pages des journaux bourgeois, en tant que prophète de ce que l'on nommait la « mondialisation ». Aussi incroyable que cela puisse paraître, Marx aurait anticipé, il y a 150 ans, le monde du capitalisme actuel, du capitalisme global. D'un seul coup, il apparaissait à des gens qui avaient refusé avec dédain de lire ne serait-ce qu'une ligne de ses œuvres comme un auteur d'une brûlante actualité – Marx, notre contemporain, l'analyste lucide et sans concession du présent. Ce genre de lecture passait très bien, puisqu'on s'était employé à ne citer ou à ne paraphraser que les passages du *Manifeste* dans lesquels Marx louait les performances historiques exceptionnelles de la bourgeoisie et du mode de production capitaliste, c'est-à-dire de la grande industrie. Il le fit également dans des écrits ultérieurs, et pour cause: le capitalisme moderne valait à ses yeux comme l'une des époques « de progrès » de l'histoire de la société, parce qu'il produisait justement la base matérielle (et, en même temps, les présuppositions intellectuelles et morales) d'une forme de société meilleure et supérieure. Pour Marx, le critère de la forme plus élevée était l'émancipation de l'homme, plus exactement de l'individu, de tous les individus, la suppression de

toutes les relations sociales au sein desquelles les hommes, des hommes singuliers, concrets, sont asservis, méprisés, opprimés, spoliés, exploités. Et aussi, par conséquent, l'émancipation des femmes (et des enfants), y compris – Marx y insistait, à la consternation des féministes – des moins jolies d'entre elles.

Marx ne serait pas Marx si, lorsqu'il parle des résultats et des progrès « civilisateurs » qu'a produits le mode de production capitaliste, il oubliait les formes antagonistes, contradictoires dans lesquelles s'est déroulé et se déroule toujours ce procès. Chaque « progrès » est acquis au prix de pertes inouïes, de sacrifices en hommes, de destructions naturelles et culturelles. On ne trouve pas trace chez Marx et Engels d'une foi naïve dans le progrès. Cette ambivalence valait aussi, bien entendu, pour le marché mondial, pour la nouvelle économie mondiale du capitalisme, qui abattait pour la première fois toutes les barrières locales, régionales et nationales, et allait ainsi pousser – il serait plus exact de dire contraindre – toutes les ethnies, tous les peuples, toutes les nations de la terre, à entrer dans une seule organisation économique, qui n'est autre que l'organisation du marché mondial. Cela ne pouvait résulter, en effet, d'un choix volontaire. C'est par la violence économique et politique, assez souvent par celle des armes, que des marchés furent « ouverts » l'un après l'autre, que le mode de production capitaliste a conquis, l'une après l'autre, chaque province. Une nouvelle forme de la connexion économique, de l'interdépendance universelle qui abolit les frontières, était bien en voie de formation. Toutefois, la forme historique particulière sous laquelle le marché mondial a été réalisé, la « propagande » extrêmement active et efficace en faveur du mode de production capitaliste et la forme historique particulière de la division internationale du travail, du commerce mondial, des finances mondiales, de la circulation internationale du capital, produisent tout autre chose qu'un éden de la liberté, de la propriété et des droits de l'homme. Dans le marché mondial, la contrainte inhérente au marché semble poussée à l'extrême, la liberté et l'indépendance des acteurs singuliers du marché (tout comme celles des économies nationales et régionales) s'inversent en dépendance universelle à l'égard du marché. Sur les marchés internationaux, le marché financier ou celui des marchandises, les dépendances mutuelles et les concentrations de l'économie mondiale capitaliste revêtent « toujours davantage la figure d'une loi de la nature indépendante des producteurs », elles deviennent « de plus en plus incontrôlables », ainsi que l'écrivait Marx en 1865¹².

Commerce mondial et marché mondial étaient les points de départ et les présuppositions d'un mode de production moderne, capitaliste, en

12. Voir MEW 25, p. 255; *Le Capital*, Livre III, t. I, Paris, Éditions sociales, 1974, p. 258 (texte du manuscrit original dans MEGA II / 4.2, p. 313).

même temps que ses résultats. En dernière analyse, le développement capitaliste allait transformer le monde entier en un marché unique : tel était l'idéal sinistre de la bourgeoisie. Lorsque Marx écrivit le *Manifeste*, dans les premières semaines de 1848, l'évolution vers le marché mondial était loin d'être achevée et, dans de nombreuses parties du monde, elle venait juste de commencer. Elle s'est néanmoins accélérée dans la décennie suivante, en sorte que, dès 1857-1858, les contemporains purent faire l'expérience de la première crise économique mondiale. Une crise qui toucha presque tous les pays du monde, fit rage en Europe et en Amérique du Nord et fit également sentir ses effets en Asie et en Amérique latine. Depuis, les crises et les dépressions du capitalisme sont des événements mondiaux. En raison de la conjoncture mondiale, le centre du monde capitaliste, du commerce mondial et de la finance mondiale, se situait en Europe, plus précisément en Grande-Bretagne. Avec les premières grandes dépressions de 1873-1895, dont Marx étudia attentivement les débuts et qu'il comprit comme le commencement d'une nouvelle époque du capitalisme, l'économie mondiale capitaliste était, pour l'essentiel, en place, même si la majeure partie du monde n'était liée à cette économie mondiale qu'à titre de colonie ou de semi-colonie.

Marx a vu avec toute la clarté souhaitable que le marché mondial était un contexte d'exploitation où prévalait l'« échange inégal ». À son époque, la position dominante était occupée par la Grande-Bretagne, pays qui, grâce à sa supériorité militaire et financière, grâce à son empire colonial, étendu et défendu à n'importe quel prix, grâce à son monopole sur le marché mondial industriel, pouvait se permettre d'exploiter dans les règles de l'art toutes les autres nations du monde, y compris les moins développées du point de vue capitaliste. Les exploiter « de façon bourgeoise », comme disait Marx, c'est-à-dire en s'enrichissant aux dépens d'autres pays et d'autres peuples, moyennant le procès d'échange, la formation des prix sur le marché mondial, la différence des taux d'intérêt et les mouvements du cours des changes, qui étaient toujours favorables à l'Empire britannique – même si seule une petite partie de la population britannique en profitait directement (c'est ce que Marx avait déjà exposé dans une série de conférences destinées aux ouvriers en 1848-1849, publiées dans la *Nouvelle Gazette Rhénane* sous le titre « Travail salarié et capital »¹³). Le monde que Marx analysait était celui de l'avancée irrésistible de l'industrialisation, de la lutte farouche des « nouveaux » pays industrialisés contre les « anciens », de la rivalité acharnée des puissances coloniales, de l'étalon-or, qui, vu la posi-

13. Ce texte repose sur des conférences sur l'économie politique que Marx a faites devant des ouvriers. Il n'a malheureusement pas été conservé en sa totalité. La troisième partie, consacrée au rôle et à la signification du monopole britannique du marché mondial, n'a jamais été publiée, le manuscrit ayant été perdu (MEW 6, pp. 397-423 ; *Œuvres*, t. 1, *op. cit.*, pp. 201-229). La remarque de la troisième partie sur l'« assujettissement et l'exploitation commerciales des classes bourgeoises des différentes nations européennes par le despote du marché mondial : l'Angleterre » se trouve p. 202.

tion dominante de la City londonienne comme centre du marché financier du monde capitaliste de l'époque, était en fait un étalon livre sterling. Un monde qui était dominé et pillé par les grandes puissances européennes, sous la conduite d'une puissance hégémonique, la Grande-Bretagne – même si le colonialisme n'était nullement une bonne affaire pour tous les acteurs au sein de ce qu'il était convenu d'appeler la « métropole ».

Marx était aussi peu partisan du libre-échange que de la mondialisation, et il les critiquait tous deux. Il a ainsi vivement attaqué le fondement théorique de l'évangile du libre-échange, la théorie de l'avantage comparatif de Ricardo, qui orne, aujourd'hui encore, les manuels de théorie économique. « La théorie erronée du commerce international » de Ricardo était indéfendable ; il s'agissait d'une construction naïve, fondée, qui plus est, sur une théorie de la valeur erronée. C'est en effet une abstraction erronée, inappropriée à la chose même, que de réduire la circulation au sein du marché mondial à une « circulation simple », et même à un simple échange naturel – produit contre produit, quantité de travail contre quantité de travail – sans la formation des prix, sans la médiation des mouvements de la monnaie, sans le cours des changes. Marx estimait que, pour que l'« exploitation propre au marché » ait lieu sur le marché mondial, il fallait une « modification essentielle » de la loi de la valeur. Une modification qui devait tenir compte du fait que pays capitalistes développés et pays industriellement, commercialement et financièrement « sous-développés » jouaient chacun « des rôles » tout à fait différents « sur le marché mondial ». Il était donc plausible que la doctrine du libre-échange soit erronée et indéfendable sur le plan théorique et qu'elle serve uniquement des fins de propagande¹⁴. Aussi Marx a-t-il, en son temps, critiqué impitoyablement la mondialisation, en traitant ses propagandistes, les partisans du libre-échange, de faux prophètes : du régime du libre-échange, il ne fallait pas attendre la prospérité éternelle, il ne fallait attendre ni augmentation des salaires, ni bien-être pour tous. Marx aurait donc éprouvé une certaine gêne tant vis-à-vis de l'enthousiasme des partisans actuels de la globalisation que vis-à-vis de ses critiques.

En tant que fils de son temps, Marx était, certes, convaincu que le centre des grands bouleversements se situerait en Europe. Mais il fut l'un des rares contemporains à prédire, dès les années 1860 et 1870, que les USA accéderaient au rang de puissance industrielle mondiale dominante ; il perçut la signification des réformes qui commencèrent au Japon

14. Voir notamment MEW 25, p. 248, MEW 26.3, p. 101, MEW 23, p. 584 ; *Le Capital*, Livre III, t. I, *op. cit.*, p. 250 ; *Théories sur la Plus-Value*, Paris, Éditions sociales, t. II, 1975, pp. 521-523. On ne peut guère sous-estimer la portée de cette histoire. La réfutation théorique des arguments classiques du libre-échange qui ont été continuellement présentés, y compris de nos jours, comme des vérités bien établies et indubitables signifie simplement que tout l'enthousiasme suscité par la mondialisation n'a aucune base scientifique. Il n'existe pas d'argument scientifique définitif en faveur de la supériorité de principe d'un régime de libre-échange sur le marché mondial.

dans les années 1860 et étudia sérieusement les deux grandes expériences d'industrialisation soutenues et mises en œuvre par l'État qui lui furent contemporaines : l'industrialisation de la France du Second Empire et le développement du capitalisme industriel dans la Russie tsariste. Quant à Engels, il avait vu venir, dès 1845, la montée des USA qui, à la longue, allait briser le monopole britannique sur le marché mondial.

AVONS-NOUS ENCORE BESOIN DE MARX AUJOURD'HUI ?

Dieu merci, nous nous sommes libérés de l'illusion qu'il y aurait quelque chose comme des partis « marxistes » pensant et agissant selon une doctrine et professant une vision du monde unique. On peut être marxiste dans les partis de gauche partout dans le monde, mais ce n'est pas indispensable. La vieille social-démocratie n'avait peut-être pas tout à fait tort lorsqu'elle laissa tomber le « marxisme » comme doctrine officielle de parti. Dans la mesure où il est science sociale, le marxisme ne peut ni ne doit être une affaire de parti. Mais, si nous n'avons (plus) besoin du « marxisme » comme doctrine de parti, nous avons encore besoin de Marx (et de certains marxistes.) Non pas à titre d'icône : Marx comme Engels détestaient toutes les formes du culte de la personnalité qui était déjà en usage au sein du mouvement ouvrier du XIX^e siècle¹⁵ et ils se méfiaient de tous les politiciens professionnels ; c'est pourquoi ils n'avaient guère d'attrance pour les « révolutionnaires professionnels ». Leur loyauté de parti avait des limites claires : ils se réservaient le droit d'attaquer publiquement, le cas échéant, une absurdité que les membres du parti auraient claironnée à l'extérieur. Bref, ils étaient des êtres humains et non des bureaucrates de parti.

Si nous avons besoin de Marx, c'est d'abord et avant tout en tant que critique du capitalisme. Tous les mouvements anticapitalistes devraient être au clair sur ce qu'ils entendent proprement critiquer et combattre. Pour éviter de sombrer dans le sectarisme, il leur faut une forme claire, rationnelle et radicale de critique du capitalisme, qui ne polarise pas ses attaques sur tel ou tel « excès » – les « nuées de sauterelles »¹⁶, la « spéculation », les « trusts multinationaux », etc. – mais qui s'en prend au tout et le touche au cœur et à la racine. Ce qui manque à bon nombre de mouvements contemporains « critiques de la mondialisation », c'est justement cela : une bonne dose de critique rationnelle et systématique du capitalisme. Le capitalisme actuel (comme celui d'autrefois), c'est justement plus, et autre chose, qu'un certain nombre de pratiques scandaleuses, plus que la criminalité économique, plus que les bulles spéculatives, même si

15. Les mouvements ouvriers français et italien possédaient leurs héros, le mouvement ouvrier allemand vénérât la figure mythique de Ferdinand Lassalle, qui, durant un bref laps de temps, joua le rôle de chef charismatique.

16. En avril 2005, le vice-chancelier d'Allemagne fédérale, l'ancien président du SPD Franz Müntefering, qualifia certains investisseurs financiers de « nuées de sauterelles dévastant tout sur leur passage ». (N. D. T.)

tout cela en fait partie¹⁷. Bien que Marx n'ait pas forgé le terme de « capitalisme » (il parlait de « mode de production capitaliste »)¹⁸, il nous a fourni la première appréhension, fondée sur une analyse précise et adéquate à la chose même, des caractéristiques historiques, des formes spécifiques, de la dynamique propre du capitalisme moderne, ainsi que de ses crises typiques et des conflits dont il est lui-même la source.

Bien entendu, la critique de Marx n'est pas le dernier mot sur le capitalisme moderne, son développement et son avenir possibles, c'est-à-dire sa fin, proche ou lointaine. Mais elle est plus actuelle que jamais. Car les phénomènes auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui, les crises mondiales de la spéculation et du marché financier, ne lui étaient nullement étrangers. Bien au contraire. C'est ce vieux Marx, si démodé, qui nous fournit quelques-unes des catégories analytiques indispensables pour comprendre les événements présents. Seule la critique marxienne saisit adéquatement la connexion entre argent et capital; c'est à Marx que nous sommes redevables de la catégorie et de l'analyse de l'argent comme capital; c'est lui qui peut expliquer pourquoi l'argent en vient à s'auto-nomiser en tant que capital et à se détacher du cycle du capital industriel, productif, de l'« économie réelle » capitaliste. C'est Marx, lequel avait étudié attentivement les crises des marchés monétaires et financiers de son temps, qui nous fournit, dans sa présentation fragmentaire du système moderne de la banque et du crédit, les catégories grâce auxquelles nous pouvons comprendre les mouvements d'une *bubble-economy*, faite de bulles spéculatives, notamment le concept du fétichisme de l'argent et celui du fétichisme du capital. Car ces représentations dominent les acteurs du marché financier, elles autorisent l'« autonomie relative » des marchés financiers, qui fournissent leur champ d'action à une classe particulière d'agioteurs, de boursicoteurs et de rentiers. Ce sont ces fétichistes qui parviennent, grâce à leur pouvoir sur le capital financier de la société, à contraindre celle-ci à pratiquer leur idolâtrie.

Pour analyser les marchés financiers, Marx a développé, dans le livre III du *Capital*, toute une série de catégories particulières qui n'ont pas de correspondant dans la doctrine dominante de l'économie. De même qu'il considère le marché du travail comme un marché très particulier, sur lequel on échange une marchandise tout à fait spécifique, la « marchandise » fictive « force de travail », de même il considère les marchés financiers comme des marchés particuliers, sur lesquels on échange des marchandises fictives très spéciales: créances, crédits, injonctions de paiement, promesses de paie-

17. L'économie clandestine de la criminalité organisée sur le plan international fait, elle aussi, pleinement partie de l'économie mondiale capitaliste actuelle.

18. Sur l'usage du terme « capitalisme » chez Marx, voir ma brève présentation dans Georg Fülberth, Michael Krätke, *Neun Fragen zum Kapitalismus*, Berlin, Dietz Verlag, 2007, pp. 59-61.

ment, titres de propriété et « actions » qui en découlent. Ces marchandises de papier, fictives, semblent posséder une « valeur » parce qu'elles présentent un « capital fictif ». C'est le capital fictif qui gouverne les marchés financiers ; les capitalistes du marché financier sont ses serviteurs et ses fonctionnaires, dont les actes obéissent entièrement à la logique de la « fiction du capital », du fétichisme du capital, qui s'engage en un procès, qui se métamorphose en une marchandise. Au même titre que « le capital réel » – d'une façon identique du point de vue de la forme, d'une tout autre façon du point de vue du contenu (dans la mesure où le capital réel consiste en moyens de production matériels, qui ont été produits en tant que marchandises) –, le capital fictif peut, lui aussi, « se dévaluer ». C'est précisément ce à quoi nous assistons en ce moment : une dévaluation massive, qui peut aller jusqu'à l'anéantissement, du capital fictif, entièrement dépendant des opérations spéculatives et de leurs effets en termes de prix sur divers segments du marché financier.

Grâce à Marx, on peut (mieux) comprendre ce qui, pour la doctrine dominante et pour la plupart des gens, est une énigme : comment se fait-il que l'on puisse gagner des milliards sur les marchés financiers, que l'on y crée de prétendues « valeurs » et qu'ensuite celles-ci s'évanouissent dans les airs ? Où sont passés les milliards ? Selon la doctrine dominante, il y a soit trop, soit trop peu d'argent sur les marchés financiers. Mais, dans la crise financière, les deux affirmations semblent exactes en même temps. La (les) bulle(s) spéculative(s) est(sont) censée(s) avoir pour cause l'argent « bon marché », autrement dit le fait qu'il y ait trop d'argent sur les marchés. En même temps, on ramène la crise à une simple crise de liquidités – tout à coup, on manquerait d'argent, soudain il y aurait à nouveau « trop peu d'argent » sur les marchés. Aussi les responsables des banques centrales affirment-ils sur le ton convaincu de ceux dont le dogmatisme est le métier qu'ils peuvent parfaitement maîtriser la situation, qu'il est amplement suffisant d'injecter un peu d'argent – un surplus de liquidités. En fait, il s'agit depuis longtemps d'une crise d'insolvabilité, les banques sont surendettées, parce qu'elles ont accumulé dans leurs portefeuilles du capital fictif, qu'elles pouvaient acheter – bon marché – à crédit. Or, les valeurs fictives de ces capitaux fictifs disparaissent, alors que les dettes au moyen desquelles les actions dévaluées ont été achetées en tant que « placements » d'avenir, sont toujours là et doivent être remboursées. Pour Marx, ce royaume des fictions n'a rien de réellement surprenant ; pour les tenants du sens « commun », c'est-à-dire d'un sens que la bourgeoisie et l'économie ont déformé, cela reste au contraire un mystère à jamais impénétrable. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons besoin de Marx.

En second lieu, nous avons besoin de lui, et de Friedrich Engels, parce

qu'il a fait partie de ceux qui ont produit une critique sans concession des illusions, des dogmes et des recettes infaillibles de la gauche. En effet, en temps de crise, on voit resurgir, avec une régularité admirable, les mêmes illusions et les mêmes programmes de gauche et, dans certains cas, de droite – depuis la suppression de la pauvreté par la transformation de la distribution jusqu'au budget de l'État consolidé et « sans dettes », en passant par le revenu de base, les banques d'échange, la réforme radicale de la monnaie et du crédit, la suppression de l'intérêt, les îlots d'économie solidaire ou sociale, le plein-emploi, l'État providence qui ne coûte rien. La critique que Marx et Engels (et les marxistes ultérieurs) ont adressée à ces projets et à ces recettes universelles garde, elle aussi, toute son actualité. L'anticapitalisme utopique est et reste un symptôme des crises dans lesquelles se meut le capitalisme moderne et dans lesquelles il précipite toujours de nouveau ceux qui sont soumis à son pouvoir; il n'en est pas une solution. Le mouvement ouvrier moderne du XIX^e siècle, affirmaient Marx et Engels après la série de défaites de 1848-1849, doit toujours se critiquer, sans concession. C'est ainsi qu'il peut s'éclairer lui-même.

Nous avons également besoin de Marx comme d'un modèle pour une nouvelle génération d'étudiants et d'intellectuels. Ce qui domine aujourd'hui, du fait du ménage efficace qui a débarrassé les universités de tout reste d'esprit critique et du fait du conformisme général, c'est l'adaptation et la soumission à la norme dominante qu'est le positivisme. Dans les sciences sociales, plus rien ne marche si ce n'est le « *business as usual* ». Une science sociale comme aventure risquée, comme expérience, faite avec compétence et passion, sans les précautions erronées ni l'arrogance dont font preuve ceux qui croient détenir la culture, sans préjugés ni clin d'œil complice vers ceux qui prodiguent des emplois, c'est là quelque chose que l'on ne peut plus guère observer que dans quelques cas exceptionnels. En ce sens, Marx et Engels (bien qu'ils aient tous deux, dans leurs dernières années, mené une vie parfaitement bourgeoise et très confortable) nous fournissent un exemple peu banal.

En dernière analyse, nous avons besoin de Marx et d'Engels en tant que théoriciens du socialisme possible et nécessaire, de l'ordre économique et de l'ordre social qui dépasse le capitalisme. Il y a longtemps que, dans ce rôle, Marx ne s'est pas fait que des amis. Car l'alpha et l'oméga du concept de socialisme de Marx et Engels était justement ce qui, aux yeux des marxistes, présentait une difficulté de compréhension évidente: seul le capitalisme moderne, dit Marx, produit les conditions matérielles, intellectuelles et morales, les forces productives, nombre de formes institutionnelles nouvelles et autres « éléments de formation » et « formes transitoires » qui peuvent faire d'une société pourvue d'un mode de production

non capitaliste, socialiste, une « possibilité réelle ». Sans capitalisme, pas de socialisme. Sans ce travail préparatoire accompli par le capitalisme réellement existant, il ne saurait y avoir de mode de production et de société post-capitaliste, socialiste. Marx est non seulement un « penseur (magistral et perspicace) du possible », mais aussi un chercheur systématique et analytique pénétrant, non un prophète. Il n'a aucun modèle de socialisme à offrir¹⁹. Le socialisme « scientifique » de Marx et Engels reste exigeant et réclame précisément un effort pour les gens de gauche qui aiment les solutions simples. Le refus de Marx et d'Engels de bricoler des modèles de socialisme provoqua, déjà de leur vivant, les lamentations de leurs amis de gauche. Cela n'a pas empêché leurs adversaires politiques de toujours de nouveau tenter (c'était déjà le cas à leur époque) de les enfermer définitivement dans une image définie de la « société de l'avenir » et de leur à la face d'un air triomphal le fait que, dans tous les cas, les expériences « socialistes » et « communistes » ont échoué²⁰. ■

(Traduit de l'allemand par Jean-Michel Buée)

19. Sur l'anti-utopisme déclaré de Marx, voir mon article « Jenseits des Kapitalismus – oder Wo die kapitalistische Entwicklung über sich hinausweist », in Marcus Hawel, Gregor Kritidis (éd.), *Aufschrei der Utopie. Möglichkeiten einer anderen Welt*, Hannover, Offizin-Verlag, 2006, pp. 163-184.

20. Oui ! Il n'en allait pas autrement au XIX^e siècle qu'aujourd'hui. Simplement, il s'agissait à l'époque de quelques projets mineurs de communauté socialiste aux USA ou, à la rigueur, de la faillite de la banque d'échange de Proudhon à Paris en 1848. C'est avec la répression de la Commune de Paris, en mai 1871, que cela a changé. Depuis, il est de bon ton de mettre les expériences socialistes sur le même plan que la terreur sanglante.